HAL
open science

Quelles alternatives linguistiques à la théorie des faces ? Le cas du japonais

Guillaume Desagulier

To cite this version:

Guillaume Desagulier. Quelles alternatives linguistiques à la théorie des faces ? Le cas du japonais. La modernité japonaise en perspective, 2011, Japon pluriel 8 (Editions Philippe Picquier), pp. 299-308. halshs-00583347

HAL Id: halshs-00583347

https://shs.hal.science/halshs-00583347

Submitted on 12 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

GUILLAUME DESAGULIER
Laboratoire MoDyCo (UMR 7114)

QUELLES ALTERNATIVES LINGUISTIQUES À LA THÉORIE DES FACES ? LE CAS DU JAPONAIS [1]

INTRODUCTION

L'entreprise de rationalisation des énoncés polis par Brown et Levinson (1987) s'appuie sur le concept goffmanien de « face » et la bipartition soi-disant universelle entre politesse positive et politesse négative. Cette vision a immédiatement été mise à mal par des travaux de nature culturaliste. Pour Matsumoto (1988), la notion de face est trop restrictive et doit accorder une place plus grande à des critères socioculturels *ad hoc*. Ses critiques portent principalement sur le concept de face négative, liée au souci de préserver son territoire symbolique, idée selon elle incompatible avec les relations inter-individus au Japon. Ide (1989) accepte la validité de la distinction entre face positive et face négative, mais complète ce modèle par le concept de *wakimae* (discernement), c'est-à-dire la prise en compte explicite des rôles et des situations culturellement institués et mis en œuvre dans le détail de chaque interaction verbale. Selon Ide, le phénomène de politesse se situe à la jonction entre une dimension procédurale et flexible (chaque locuteur opérant des choix dans un inventaire de marqueurs grammaticaux combinés localement) et une dimension plus contraignante liée au marquage social par des honorifiques. Ainsi, chaque société se distingue par une différence dans la pondération de ces deux aspects. Si ces travaux ont été confirmés dans d'autres langues, certaines critiques récentes ont dénoncé de manière plus ou moins explicite leur coloration idéologique (Pizziconi 2003). La réponse immédiate de Matsumoto (2003) a néanmoins permis de revenir sur les fondements linguistiques du concept de « face ».

1 Remerciements à Rozenn Etienne pour son aide.

Jap Plur 8 def 5.indd 33 7/12/10 20:23:10

En prenant ce débat comme point de départ, nous souhaitons nous affranchir du substrat idéologique inhérent aux concepts de face et de politesse et replacer l'étude des énoncés polis dans un cadre sociopragmatique. Nous souhaitons montrer que la politesse n'est pas inhérente aux formes linguistiques, mais s'analyse en termes de stratégies et d'effets. Nous conclurons par des remarques d'ordre méthodologique afin de mieux prendre en compte les variations culturelles et linguistiques soulignées par les études sociolinguistiques du japonais.

LA THÉORIE DES FACES À L'ÉPREUVE DE LA VARIABILITÉ CULTURELLE

LA THÉORIE DES FACES REPRISE PAR BROWN ET LEVINSON (1987)

Les approches pragmatiques des phénomènes de politesse émergent au milieu des années 1970 et sont fortement influencées par les travaux de Grice. Lakoff (1973) caractérise la politesse linguistique en trois points à l'aune du principe de coopération de Grice : 1) ne pas imposer/forcer la main, 2) proposer des ouvertures, 3) mettre l'interlocuteur dans de bonnes dispositions. Ces critères expliquent pourquoi la maxime de clarté de Grice n'est pas toujours respectée. Pour Leech (1983), les maximes conversationnelles de Grice doivent être complétées par des contraintes interactionnelles. Aux maximes conversationnelles gricéennes (à savoir, 1) fournir un degré d'information suffisant, 2) ne pas fournir d'information erronée, 3) être pertinent, 4) éviter l'ambiguïté), Leech adjoint une série de maximes interactionnelles (tact, générosité, approbation, modestie, accord, sympathie), et définit un gradient de politesse sur trois échelles : l'échelle du coût/bénéfice (pour rendre compte des relations entre locuteur et allocutaire), l'échelle d'optionalité (pour rendre compte de la liberté de l'allocutaire), et l'échelle de « détournement » (*indirectness*, pour rendre compte du degré d'inférence de la part de l'allocutaire). Chez Leech, les niveaux de politesse sont régis par des liens sociaux inscrits dans la durée et par la recherche d'harmonie. Cette première vague de prise en compte linguistique de la politesse prend la forme de modèles généraux s'appuyant sur une vision dépersonnalisée des rapports sociaux. Cette modélisation extrême atteint son paroxysme avec Brown et Levinson [2] (1987), qui reprennent les maximes de Grice mais opèrent une distinction entre le principe de coopération, toujours à l'œuvre en conversation, et les

2 Ci-après B&L.

principes de politesse qui doivent être communiqués de manière ostentatoire. Alors que les maximes gricéennes opèrent au niveau de la composante propositionnelle de l'énoncé, les principes de politesse interviennent au niveau de la composante relationnelle. La politesse linguistique est ainsi conçue comme une déviation raisonnée (car rationnelle et régulée) par rapport aux principes d'efficacité de Grice, son but étant de contribuer à une certaine forme de cohésion sociale tout en préservant la face publique des individus.

La face est une notion sociopsychologique mettant l'accent sur la production endogène par les individus d'un aspect privilégié de leur image et la projection de cet aspect dans la sphère publique : « *the public self-image that every member wants to claim for himself* » (B&L 1987 : 61). Cette conception dévie de manière sensible de la définition proposée par Goffman (1967) pour qui la face est avant tout une construction sociologique publique que chaque individu emprunte, façonne et négocie le temps d'une interaction. Chez B&L (1987 : 61), la face est double. On distingue ainsi la face positive, qui renvoie au désir d'être apprécié, de la face négative, qui exprime le libre arbitre auquel chacun peut légitimement prétendre. Les stratégies de politesse positive et négative visent à préserver respectivement la face positive et négative. B&L cherchent à construire un modèle générique (voire génératif) sur le principe selon lequel certains actes potentiellement menaçants pour la face (*face threatening acts*, ou FTA) doivent être désamorcés en fonction du degré d'imposition choisi par le locuteur (figure 1).

Fig. 1. Stratégies impliquant un FTA (Brown et Levinson 1987 : 60)

Dans les faits, B&L s'attachent à construire une théorie de la production des énoncés polis de manière dépersonnalisée, puisque s'appuyant sur une personne idéalisée (*The Model Person*, 1987 : 58-59), et reposant sur des choix calculables indépendamment des

contextes locaux, le tout dans une perspective transculturelle et universelle. C'est sur ce dernier point que le modèle a été le plus souvent attaqué, en dépit du fait que B&L l'ont appliqué avec succès à trois langues différentes, à savoir l'anglais, le tamoul et le tzeltal. Les critiques ont porté spécifiquement sur la valeur universelle de la dyade face négative/face positive.

LE CONTRE-ARGUMENT JAPONAIS : ENTRE VARIABILITÉ ET LOCALISME

Parallèlement à l'établissement du modèle bipolaire de B&L, plusieurs travaux sont venus remettre en cause sa prétention à l'universalité, parmi lesquels Matsumoto (1988) et Ide (1989) dans le cas du japonais. Ces deux thèses sont très souvent associées, mais en vérité sensiblement différentes. Elles partagent toutefois un point commun : la théorie de la face chez B&L laisse de côté l'interaction spécifique au cas du japonais en minimisant l'impact des hiérarchies sociales. Pour Matsumoto (1988), la notion de face négative (notamment le fait de préserver l'image comme attribut de l'individu) s'applique très mal à la culture japonaise. Elle donne un exemple devenu célèbre depuis (1988 : 415) :

Ex.1.

kyô	*wa*	*doyôbi*	*da.*
aujourd'hui	Th	samedi	Cop (forme neutre)

« Aujourd'hui c'est samedi. »

Ex.2.

kyô	*wa*	*doyôbi*	*desu.*
aujourd'hui	Th	samedi	Cop (forme polie non marquée)

« Aujourd'hui c'est samedi. »

Ex.3.

kyô	*wa*	*doyôbi*	*degozai masu.*
aujourd'hui	Th	samedi	Cop (forme polie marquée)

« Aujourd'hui c'est samedi. »

Le choix de la forme de la copule est uniquement fonction des rapports hiérarchiques entre le locuteur et l'interlocuteur et n'affecte pas le contenu propositionnel de l'énoncé. Alors que le premier exemple s'emploie dans un dialogue informel entre deux proches, le deuxième s'emploie pour s'adresser à une personne que l'on connaît peu ou mal (c'est de loin l'emploi le plus fréquent des trois) et le troisième, lorsque le contexte est très formel, donc très sensible à la hiérarchie socioprofessionnelle. Contrairement

Jap Plur 8 def 5.indd 36 7/12/10 20:23:11

à ce qui est généralement retenu, il ne s'agit pas chez Matsumoto de remettre en cause le modèle de B&L, mais de nuancer la prétention à l'universalité de la dyade face positive/face négative. En réponse à une attaque de la part de Pizziconi (2003), Matsumoto a récemment précisé qu'un retour à une vision goffmanienne de la face était préférable à l'emploi trop général qu'en font B&L (cf. BARGIELA-CHIAPPINI 2003), tout en regrettant l'emploi de ce concept jugé trop occidental [3] (MATSUMOTO 2003 : 1517).

Pour Ide (1989), B&L proposent une vision trop occidentale de la politesse au sens où leur modèle privilégie l'aspect volitionnel et procédural du choix des formes linguistiques au détriment du marquage social systématique tel qu'il est à l'œuvre dans l'emploi des honorifiques en japonais. Elle propose un continuum entre une dimension volitionnelle de la politesse (à l'œuvre dans la plupart des sociétés occidentales) et une dimension passive centrée sur le discernement (*wakimae*). Les sociétés diffèrent dans la pondération de ces deux composantes. Puisque le discernement au sens de prise en compte des rôles et des situations spécifiques est nécessairement à l'œuvre pour motiver le choix des formes polies dans l'interaction en japonais, Ide rejette par la même occasion l'idée d'un modèle centré sur une personne idéale (cf. *The Model Person* chez B&L).

Ces critiques ne sont pas circonscrites à la (socio)linguistique japonaise [4]. Le phénomène de discernement a par exemple été observé de manière tout aussi systématique dans le cas du chinois (GU 1990 ; MAO 1992 *inter alia*) ou du zoulou (DE KADT 1998). Les travaux véritablement linguistiques dans le cadre du japonais ont eu pour avantage d'amener à prendre en compte la variabilité culturelle dans la définition de la politesse, mais pour inconvénient de déplacer le débat sur un terrain idéologique.

LE JAPONAIS FAIT-IL VRAIMENT FIGURE D'EXCEPTION ?

Ce contre-argumentaire n'a pas été épargné par les critiques. Pizziconi (2003) revient sur la justification linguistique de l'argument de type culturaliste pour en examiner la validité. Sa critique a le mérite d'être franche, mais frôle parfois le contresens, notamment en ce qui concerne Matsumoto (1988). Cette dernière répond avec virulence aux critiques qui lui sont adressées dans le même numéro de *Journal of Pragmatics* (MATSUMOTO 2003). Pizziconi

3 Ce jugement a de quoi surprendre quand on sait que Goffman fait remonter l'émergence de ce concept au chinois.

4 Matsumoto (2003 : 1518) se défend même d'avoir voulu construire un argumentaire autour du japonais.

s'en prend tout particulièrement à l'hypothèse du discernement vue plus haut. Alors que pour Ide le discernement est une réponse linguistique à l'observation des attentes sociales présidant à une conversation spécifique, Pizziconi (2003 : 1415) objecte que ce phénomène n'est ni systématique ni passif. Plus généralement, elle maintient que si des différences culturelles existent, celles-ci ne résident pas dans l'emploi des marqueurs linguistiques du japonais, mais dans ce que constituent pour un locuteur japonais le concept de face et le souci de le prendre en compte linguistiquement. De manière intéressante, elle voit en Ide et Matsumoto deux visions localistes et non un appel à la prise en compte de la variabilité. Pizziconi ne valide pas pour autant l'argumentaire de B&L. Elle pense qu'il est problématique d'insister sur les calculs inférentiels au détriment de normes préétablies et déplore de voir les études de cas limitées à des énoncés isolés au détriment de schémas discursifs plus larges, car seuls ces derniers sont porteurs de spécificités culturelles.

En dépit des critiques visant sa trop grande généralité, et à l'emploi trop vaste qui est fait du concept de face, le modèle de B&L est le seul qui fasse encore autorité de nos jours. Il se peut que le véritable problème soit non pas le traitement qui est fait des énoncés « polis » à travers les cultures, mais bien le concept même de politesse et son insertion dans un modèle. L'exigence de modélisation semble être la seule issue viable pour tout contre-argumentaire vis-à-vis de la théorie des faces à la B&L.

ARTICULER LE SYMBOLIQUE ET LE PROCÉDURAL : VERS UNE APPROCHE SOCIO-PRAGMATIQUE

AU-DELÀ DU CONCEPT DE POLITESSE

Avant même d'entrer dans le détail des manifestations linguistiques de la politesse se pose tout d'abord le problème de sa pertinence dans les différentes cultures, certaines langues, dont le japonais, proposant même plusieurs termes pour décrire cette réalité protéiforme [5]. Watts (2003 : chap. 9) émet l'hypothèse intéressante selon laquelle pour mieux étudier le phénomène de politesse en linguistique, il faut avant tout le circonscrire, donc le réduire. Il va jusqu'à proposer de se passer du concept de « face » pour

5 Par exemple, le *keigo* (langue polie) se subdivise en *kenjô-go* (les formes humbles telles que *go-* ou *o-* avant un verbe exprimant une action affectant l'allocutaire ou les préfixes humbles du type *tsumaranai*) et *teinei-go* (les formes polies à proprement parler : *sukoshi>shô shô*, *kyô>honjitsu*, etc.)

faire la place à une théorie générale des emplois appropriés (mais pas nécessairement polis) centrée sur le « comportement avisé » (*politic behaviour*), c'est-à-dire un comportement linguistique et paralinguistique construit par les locuteurs de manière à indiquer leur prise en compte de l'interaction sociale en cours. Dans cette approche sociopragmatique d'inspiration bourdieusienne, aucune forme linguistique n'est intrinsèquement polie, quelle que soit la part des marqueurs indirects qui la composent.

La politesse à proprement parler devient dès lors un domaine plus limité, partant plus réaliste : il s'agit du paiement en excès par rapport au comportement avisé. Entre dans cette catégorie ce que Matsumoto (1988 : 411) appelle les marqueurs de lien social (*relation-acknowledgement devices*) à l'œuvre dans les expressions routinières, les honorifiques, les verbes de don et de réception. Cette perspective a pour avantage de redonner toute sa place à l'impolitesse, c'est-à-dire au paiement faisant défaut au vu des spécificités de l'interaction. Elle permet de minimiser l'impact des formes honorifiques au profit de l'étude de constructions linguistiques procédurales (les actes de langage indirects) dotées d'effets de politesse.

COMPORTEMENT AVISÉ ET STRATÉGIES PROCÉDURALES : LA QUESTION DU GENRE

Il est des situations dans lesquelles l'interaction impose une réflexion métalinguistique sur l'emploi avisé de formes. L'application passive de marqueurs de politesse passe dès lors au second plan. Ce phénomène a été révélé dans des études linguistiques sur le genre dans le cas du japonais. Fait intéressant, une somme d'études a été réalisée ces dernières années à propos des femmes en position d'autorité dans les entreprises japonaises. Smith (1992) a montré que se posait pour ces femmes un dilemme sociolinguistique lorsqu'elles devaient produire des actes de langage directifs à l'adresse d'un homme. Comparativement aux hommes, les femmes en position d'autorité emploient plus de marqueurs morphologiques « polis » que les hommes occupant la même place hiérarchique. De fait, leurs choix directifs s'avèrent plus innovants et plus stratégiques. Smith (1992 : 78) retient deux particularités, à savoir des formes d'adresse rappelant celles d'une mère à son enfant, et un emploi atténué des constructions directives, ce dernier étant caractérisé par la présence d'un nom spécifiant l'activité, l'absence de marqueur directif explicite (…*koto*/*yô ni*), et la combinaison du gérondif *-te* et d'un verbe de réception (*-morau*/*itadaku*).

Cela a été confirmé dans le domaine de l'anthropologie linguistique. Inoue (2006) a étudié les caractéristiques de la langue féminine dans une entreprise japonaise du quartier des affaires de Tôkyô. La troisième partie de l'ouvrage [6] est consacrée à une cadre, Yoshida-san, consciente du dilemme mentionné ci-dessus, à la stratégie linguistique bien définie. Tout d'abord employée de base (*hira-shain*), puis successivement promue aux rangs de *kakarichô* et *kachô*, elle déclare ne pas employer de formes « polies » (*degozai masu*, *masenka*, etc.) afin de ne pas se singulariser auprès de ses subordonnés, contribuant ainsi au maintien de rapports harmonieux. Elle qualifie cette stratégie consciente de « recherche du juste milieu » (INOUE 2006 : 233). L'emploi de *desu*/*masu* par Yoshida-san n'est pas tant envisagé sous l'angle de la politesse que du comportement avisé, prenant en compte tout à la fois le désir de mettre l'interlocuteur dans des dispositions favorables, quel que soit son rang.

La politesse en tant que paiement en excès n'est pas systématiquement recherchée, pas plus qu'elle n'est l'interprétation par défaut de marqueurs conventionnels.

VERS UNE SOCIOPRAGMATIQUE DES CONSTRUCTIONS

Le plus souvent, les marqueurs linguistiques dits « de politesse » ne sont qu'une partie de stratégies plus vastes de négociation de l'identité discursive. En anglais, nous avons pu montrer que la séquence complexe *<I am going to have to ask you to X>* (« je vais être dans l'obligation de (devoir vous) demander de X ») était analysable en tant que construction [7] directive indirecte émanant d'une figure dépositaire d'une autorité symbolique, par exemple un policier ou un agent de sécurité (DESAGULIER 2008) :

Ex.4.

Employé de magasin :	*I'm going to have to ask you to leave.*
Intrus :	*You're kicking me out?*
Employé de magasin :	*No I'm not saying that.*
Intrus :	*Ok, then I can stay?* (…)
Employé de magasin :	*I'm asking you to leave.*

6 Le titre de l'ouvrage, *Vicarious Language*, peut être traduit par « langage indirect » ou « langue par procuration ». En d'autres termes, la langue féminine dans le cas du japonais se caractérise par des stratégies atténuatives (notamment dans le cas des constructions directives) et par un jeu savant de masques identitaires en négociation.

7 La construction est entendue ici au sens d'assemblage symbolique de forme et de sens (GOLDBERG 2003).

Sémantiquement, cette construction est interprétable de manière compositionnelle : l'intention illocutoire (le locuteur veut que l'allocutaire accomplisse X) prend la forme d'un acte performatif (« *speaker asks addressee to X* ») présenté comme imminent (*going to*) et en apparence indépendant de la volonté du locuteur (*have to*). La nature indirecte de la construction repose sur une suite caténative de « désarmorceurs » (*hedges*) visant à établir une distance entre le locuteur et l'acte illocutoire. La construction est modulable au sens où le locuteur peut se montrer plus contraignant en diminuant le nombre de désamorceurs. Le locuteur est d'autant plus insistant qu'il se rapproche iconiquement de l'acte illocutoire, comme l'atteste le deuxième emploi de la construction en quatrième exemple. Le degré de politesse de l'énoncé est théoriquement fonction de la nature indirecte de la construction, mais n'est en aucun cas un facteur obligatoirement présent. Il s'agit tout au plus d'un effet contextuel.

Ce détour par l'anglais ne doit pas faire oublier que la construction est un concept suffisamment souple pour l'appliquer à toutes les langues, dont le japonais. Il s'étend des formes idiomatiques les plus figées aux séquences syntaxiques les plus abstraites. Tout en prenant en compte la nature conventionnelle de l'assemblage forme-sens, la construction n'en demeure pas moins réanalysable et exploitable contextuellement. On pourra s'inspirer dans des travaux ultérieurs de la théorie du Territoire de l'information de Kamio (cf. KAMIO 1997).

CONCLUSION

Cet article propose de prendre en compte l'argument issu de la sociolinguistique japonaise selon lequel les modèles précédemment proposés pour appréhender la politesse linguistique ne font pas la place à la variabilité culturelle. Mais plutôt que d'augmenter la théorie de la face (B&L) d'entrées supplémentaires afin d'y inclure les marqueurs honorifiques et le phénomène de discernement (*wakimae*), nous pensons qu'il vaut mieux circonscrire la politesse aux stratégies de paiement symbolique en excès vis-à-vis d'un acte de langage menaçant. Cette démarche permet de redonner toute sa pertinence à des phénomènes linguistiques précédemment laissés de côté car n'entrant pas de plain-pied dans la thématique de la politesse, mais en prise avec un comportement avisé de l'interaction, car révélateur de jeux interpersonnels et d'identités en négociation. Il nous semble que la construction en tant qu'assemblage symbolique de forme et de sens est une primitive particulièrement adaptée pour ce type d'étude.

Jap Plur 8 def 5.indd 41 7/12/10 20:23:13

BIBLIOGRAPHIE

BARGIELA CHIAPPINI, Francesca. « Face and Politeness: New (Insights) for Old (Concepts). » *Journal of Pragmatics* 35 (10/11), 2003 : 1453-1469.

BROWN, Penelope et LEVINSON, Stephen. *Politeness: Some Universals in Language Usage*. Cambridge, Cambridge University Press, 1987.

DE KADT, Elizabeth. « The Concept of Face and Its Applicability to the Zulu Language. » *Journal of Pragmatics* 29, 1998 : 173-191.

DESAGULIER, Guillaume. « Constructions, Mental Representations, and Sociopragmatics: the Case of Pseudo-directive Constructions. » *Language, Communication and Cognition*, Brighton, 4-7 août 2008.

GOFFMAN, Erving. *Interaction Ritual: Essays on Face-to-face Behavior*. Garden City, Anchor Books, 1967.

GOLDBERG, Adele. « Constructions: a New Theoretical Approach to Language. » *Trends in Cognitive Sciences* 7 (5), 2003 : 219-224.

GU, Yueguo. « Politeness Phenomena in Modern Chinese. » *Journal of Pragmatics* 14 (2), 1990 : 237-257.

IDE Sachiko. « Formal Forms and Discernment: Two Neglected Aspects of Linguistic Politeness. » *Multilingua* 8 (2/3), 1989 : 223-248.

INOUE Miyako. *Vicarious Language: Gender and Linguistic Modernity in Japan.* Berkeley, Calif., University of California Press, 2006.

KAMIO Akio. *Territory of Information*. Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins, 1997.

LAKOFF, Robin. « The Logic of Politeness; or minding your p's and q's. » *Chicago Linguistics Society* 8, 1973 : 293-305.

LEECH, GEOFFREY. *Principles of Pragmatics*. London, Longman, 1983.

MAO, Lu Ming. « Invitational Discourse and Chinese Identity. » *Journal of Asian Pacific Communication* 3 (1), 1992 : 70-96.

MATSUMOTO Yoshiko. « Reexamination of the Universality of Face: Politeness Phenomena in Japanese. » *Journal of Pragmatics* 12 (4), 1988 : 403-426.

MATSUMOTO Yoshiko. « Reply to Pizziconi. » *Journal of Pragmatics* 35 (10), 2003 : 1515-1521.

PIZZICONI, Barbara. « Re-Examining Politeness, Face and the Japanese Language. » *Journal of Pragmatics*, 35 (10/11). 2003 : 1471-1506.

SMITH, Janet. « Women in Charge: Politeness and Directives in the Speech of Japanese Women. » *Language in Society* 21 (1), 1992 : 59–82.

WATTS, Richard. *Politeness*. Cambridge, Cambridge University Press, 2003.

Jap Plur 8 def 5.indd 42 7/12/10 20:23:13